

Janvier – septembre 2017

Impressions et regards
De nos dix jeunes plumes

Fondation
pour
l'Écrit

De l'écriture comme une révélation de soi

Auguste Cheval

Quand je pense à l'écriture, me vient à l'esprit cette citation des Carnets de Jaccottet : « La difficulté n'est pas d'écrire, mais de vivre de telle manière que l'écrit naisse naturellement. C'est cela qui est presque impossible aujourd'hui ; mais je ne puis imaginer d'autre voie. Poésie comme épanouissement, floraison, ou rien. Tout l'art du monde ne saurait dissimuler ce rien. »

Sans la poésie, sans la création littéraire, il n'est rien. Une vie tronquée, une existence diminuée de ce qui devrait être son essence. Je ne saurais être aussi radical que le poète mais il est peu de bonheur si profond que celui d'une œuvre dont on ressent un plaisir intense à se la représenter puis un bonheur durable à la voir se construire. L'achèvement est plus délicat, il est rare de connaître la joie de l'accomplissement semblable à celle d'un ouvrier qui aurait construit une maison de ses mains. L'accomplissement de l'âme est souvent plus complexe que celui du corps, mais c'est un contentement plus profond, plus durable, un plaisir plus rare, plus intime. Alors pourquoi écrit-on ? Premièrement, parce qu'il n'est pas de bonheur semblable à celui de la création pour le créateur. Certes. Mais quel est-il ce bonheur ? En quoi est-il singulier ? Ce bonheur est multiple, je vais tenter de le comprendre au mieux. Avant tout, il y a la joie de créer un monde à son usage : une expression que l'on saisit immédiatement chez des artistes plastiques qui vivent au milieu de leur création, à l'image de Brancusi par exemple qui semble presque avoir inventé son atelier et son lieu d'habitation autour de ses sculptures, qui avait fait de son atelier son lieu de vie, ou à l'image de beaucoup d'artistes d'art brut, le Facteur Cheval en tête de navire, qui, grâce à la création, façonnaient le monde dans lequel leur âme se sentait comme à la maison. Ainsi le travail de l'écrivain est similaire. L'écrivain crée un monde à son image grâce aux outils dont il connaît la technique, ceux du langage.

En plus de créer un monde pour soi, l'écrivain montre son monde. Ou plutôt, en voulant montrer son monde, à lui-même premièrement, et puis aux autres, il crée son monde. En créant cet univers, il découvre le monde qu'il voulait créer. C'est un travail conjoint. Il n'est pas un univers préétabli dans l'âme de l'écrivain qu'il suffirait de transformer en mots pour le rendre accessible à lui et aux autres, tout comme il n'est pas un monde totalement inexistant qui ne serait révélé qu'au moment du travail de l'écriture. La situation est ambivalente et l'écriture, comme le monde intérieur, se construisent tous les deux d'aller-retours de l'un à l'autre. L'écriture permet ainsi de définir plus précisément les contours flous de ce qu'on imagine être ce monde intérieur que l'on voudrait représenter et l'écriture n'existerait pas sans cette volonté de représenter ces choses que l'on devine en soi. L'un se nourrit de l'autre et inversement. Il y a donc bien une volonté de se montrer soi-même grâce à l'écriture, aux autres, mais à soi-même également parce qu'il y a un acte de se révéler à soi-même par l'écriture.

Le phénomène est assez similaire entre les livres qu'on admire et ceux qu'on voudrait écrire. Il y a ces auteurs qu'on aime, qui révèlent en nous des qualités enfouies, des enthousiasmes qu'on imaginait peut-être de manière inconsciente sans les connaître encore, mais malgré l'admiration que

Janvier – septembre 2017

Impressions et regards
De nos dix jeunes plumes

Fondation
pour
L'Écrit

L'on voue à ces auteurs, il y a toujours une faille dans leur récit : tel écrivain me fascine par ces descriptions, par la justesse et la concision de ses portraits mais ces romans m'ennuient par manque de construction romanesque, tel autre romancier m'enthousiasme par ses épopées mais il ne parviendra jamais à sonder l'âme des hommes aussi bien que le premier. Écrire, se mettre à écrire, c'est aussi penser qu'on peut créer le livre qu'on aurait voulu lire mais qu'on n'a jamais trouvé que par bribe chez les autres. Ou plutôt, à l'inverse, les autres nous ont révélé seulement des morceaux du livre qu'il nous fallait écrire. Ainsi, à la fin du travail d'écriture, on peut avoir l'impression que le livre qu'on voulait écrire préexistait en nous et qu'on aurait retrouvé certains passages de notre livre chez d'autres écrivains avec qui on peut sentir une certaine communauté d'âme, livre qu'il nous fallait écrire parce que les leurs étaient incomplets, et, à la fois le sentiment que ce livre n'existait pas et qu'il n'a été créé uniquement grâce à certains passages que l'on aurait lu chez les autres. Un autre aller-retour entre les choses qui préexistent en nous et celles qui nous sont données par d'autres, sans vraiment savoir si ces choses ne sont que révélées en nous par les autres ou si on peut parler de transmission. Pour prendre des exemples personnels, je n'avais jamais vraiment aimé la beauté des montagnes avant Ramuz, celle des arbres avant Jaccottet et je n'avais jamais compris encore la beauté du monde avant Giono. On apprend à regarder, à sentir grâce à l'écriture, on forme son attention. Quand on a lu Giono, le monde n'a plus la même odeur comme me disait un ami sculpteur et jardinier.

J'ai parlé jusqu'alors de ce monde intérieur sans vraiment le définir, peut-être puis-je finir en tentant de comprendre un peu mieux sa création et les façons dont il se révèle à nous. Souvent, j'ai ressenti que ce monde m'était révélé par une sensation intense d'enthousiasme, autant corporel que spirituel, un bouillonnement soudain du ventre et de l'esprit, une sensation proche de la vraie signification de l'enthousiasme : sentir un dieu à l'intérieur de soi. Puis, lorsque ces enthousiasmes se répètent, on comprend qu'il s'agit là d'un principe vraiment important. Le rôle de l'écriture sera ensuite de comprendre cette sensation, de saisir ce qui nous a fascinés à ce moment au point de nous faire sentir un dieu à l'intérieur de nous. Il faudra alors comprendre ce qui nous touche si fort et nous dépasse, pour tenter de comprendre les lois transcendantes de notre âme, comme pour la construction d'un mythe, ôter au final ce qu'il y a de soi, essayer de ne pas tenir compte des événements qui ont mené à la révélation de ce monde pour ne pas corrompre le texte d'événements trop proches de soi et ne garder que le principe de ces choses qui nous ont fascinés.

Ce n'est pas vraiment nous-mêmes que l'on cherche à montrer aux autres grâce au travail d'écriture, mais à la fois le sentiment d'enthousiasme et l'objet de cet enthousiasme et donc une part importante de nous-mêmes puisque c'est la chose qui a paru essentielle à l'écrivain de montrer de lui-même. La mort n'emporte que les hommes mais non la vérité qui les a fait vivre. L'écriture serait ainsi à la fois un moyen de comprendre cette vérité et de la rendre accessible, à soi comme aux autres, de représenter au mieux, en concentré, une multitude d'enthousiasmes qui semblent être le sentiment le plus important au monde tant il paraît s'approcher d'un certain esprit sacré, d'une foi d'autant plus forte qu'elle paraît venir d'une religion qu'on aurait nous-mêmes créée mais qui, puisque s'il est des choses singulières à chaque homme, il en est d'avantage d'universelles, puisse devenir un temple pour les autres.